

LE GRAND ENTRETIEN *de Frédéric Taddei***Michel Maffesoli****“La démocratie est devenue une théâtrocratie”**

Pourquoi ce professeur de sociologie non conformiste, abhorré par ses pairs, qui publie *Mes tribus* aux Éditions du Cerf, a-t-il été reçu à l'Élysée par tous nos présidents depuis François Mitterrand ? Parce qu'il explique depuis cinquante ans la montée du populisme. Faut-il être populiste soi-même pour expliquer le populisme ? On va lui poser la question.

Propos recueillis par **Frédéric Taddei** - Photos : **Frédéric Stucin pour Marianne**

**Marianne :** *Vous avez commencé à annoncer la mort du progressisme il y a une cinquantaine d'années. Pour quelle raison ?*

**Michel Maffesoli :** En 1978, dans ma thèse d'État, « L'enracinement dynamique », je critiquais déjà le mythe du progrès, sur lequel est bâtie toute notre modernité. L'humanité avancerait d'une barbarie originelle vers la civilisation absolue. On n'y croit plus. Il y a saturation de la croyance dans le progrès.

**Au « linéarisme on ne peut plus benêt du progressisme » (je vous cite), vous opposez la « succession de cycles » dont serait constituée l'histoire de l'humanité. Ce retour au passé, n'est-ce pas la marque d'une pensée réactionnaire ?**

Être réactionnaire, c'est s'attacher à la racine, à la tradition. La postmodernité revient aux racines. Au-delà des lendemains qui chantent, la sagesse populaire est attentive à ses racines. Mais pas les élites, pétries de la philosophie des Lumières.

**Que reprochez-vous à la philosophie des Lumières ?**

Oh, moi, je ne lui reproche rien. Je ne suis pas antimoderne. À titre personnel, je suis même un paragon de modernité. Je suis un vieux rationaliste, professeur, marié, avec des enfants. Mais je constate que ce qui a marché, même très bien marché, ne marche

plus. Les Lumières sont restées longtemps allumées, tout était clair, le bien, le mal, le vrai, le faux, puis elles sont devenues cliquotantes et maintenant elles sont en train de s'éteindre. Le wokisme en est l'ultime caricature... Nous changeons d'époque.

**Ça fait également une cinquantaine d'années que vous parlez de la faillite des élites. Au « ciel des idées » vous opposez la sagesse populaire, le réalisme, le sens commun, la validité des intuitions instinctives. Quelle différence avec le populisme ?**

Le mot « populisme » est stigmatisant. Nos élites, gauche et droite confondues, combattent le « populisme » au nom de la « démocratie ». En réalité, elles méprisent le peuple. Mon père et mon grand-père étaient mineurs dans les Cévennes. Ce sont mes racines. J'ai tout appris de mon enfance dans ce milieu populaire : la dureté de la vie, le danger et la mort, mais aussi la chaleur de la communauté, la solidarité, la fête. Je manie le stylo comme mon père maniait le pic et je pense avoir dirigé le Centre d'études sur l'actuel et le quotidien comme il dirigeait son équipe : une communauté de travail. Les élites brandissent les « valeurs républicaines », sans y croire d'ailleurs, mais au discours officiel tenu par le pouvoir s'oppose la puissance populaire. Quand les deux s'accordent, il y

a démocratie, c'est-à-dire ajustement entre pouvoir institué et puissance instituante. Aujourd'hui, ça n'est plus le cas.

**Vous observez d'un œil bienveillant toutes les insurrections ou simili-insurrections de ces dernières années, des Gilets jaunes aux rave-parties - dont la répression vient d'être durcie par le Sénat, les teufeurs risquent désormais la prison. Vous êtes du côté des teufeurs et des Gilets jaunes ?**

Je ne suis pas d'un côté ou de l'autre, je me contente d'observer, même si je suis un vieil anarchiste. Durkheim, dont j'ai occupé la chaire pendant trente-cinq ans à la Sorbonne, montrait que c'est à partir des moments d'effervescence que se structure le corps social. Aujourd'hui, quand il y a déphasage entre l'élite et le peuple, il y a des effervescences : les Gilets jaunes, les rave-parties ou encore les diverses émeutes urbaines... Comme je l'ai écrit dans *l'Ère des soulèvements*, si l'on n'est pas attentif à ce que représente le peuple, les insurrections se multiplient : soulèvements, révoltes, jacqueries. Ainsi les émeutes qui ont lieu après les matchs de football. Dans mon village, l'équipe de foot représentait tout le village et, si on s'injurait entre villages, on se respectait. Aujourd'hui, le football, c'est la technique, le pouvoir et l'argent. Les émeutes de plus en plus sanglantes qui



suivent les matchs représentent l'expression de cette puissance populaire qui n'a plus d'autre mode d'expression collective. Les soulèvements divers seront de plus en plus fréquents, et ce n'est pas la chaîne sécuritaire qui les contiendra.

**La montée de l'extrême droite depuis quarante ans, vous la voyez aussi comme l'expression d'une « puissance populaire » que les élites n'ont pas su entendre. Le peuple fait sécession, c'est ça ?**

Oui. Et, soyons clairs, c'est comme ça partout. Aux États-Unis, en Argentine, en Italie. Je rentre du Brésil, c'est pareil. Je pense que la démocratie, c'est fini. Les gens n'y croient plus. Dans mes derniers livres, je suis attentif à ce que j'appelle « l'idéal communautaire ». Pas le communautarisme, qui a toujours existé, mais cette espèce de tension qu'on a entre les diverses tribus. Comment vont-elles s'ajuster les unes par rapport aux autres ? C'est ça qui m'intéresse.

**Ce n'est pas un vote pour l'extrême droite, d'après vous, mais contre une représentation politique jugée abstraite, verticale, technocratique et déconnectée de la réalité.**

C'est ça. Aujourd'hui, mon village, qui était socialiste ou communiste – il n'y avait que ça –, vote majoritairement RN et LFI, c'est-à-dire pour des partis qui ne sont pas des partis de gouvernement. Voilà un indice fort. Nombre de ses habitants ont d'ailleurs été partie prenante du mouvement des Gilets jaunes. Je me souviens que, fin août 2018, un de mes jeunes amis, ouvrier peintre, m'avait prévenu de ce qui allait se passer en octobre sur les ronds-points. On allait les voir, eux les petits. Bref, ce vote mais aussi l'abstention, qui est massive, signent la fin de l'idéal démocratique. La démocratie est devenue une théâtrocratie, comme disait Platon. L'activité politique se déroule sur un mode

théâtral, c'est une mise en scène. Alors il est possible que le RN parvienne au pouvoir, mais ce sera l'effondrement d'une illusion, un des nombreux soubresauts qui ponctuent la fin d'une époque et d'un idéal. Cela dit, la fin d'un monde n'est pas la fin du monde.

**Tous les présidents de la République, depuis François Mitterrand, vous ont invité à l'Élysée. Vous ne cessez pourtant de dire que la politique s'achève, que la mystique renaît... C'est un peu comme demander à un incendiaire de faire un discours au bal des pompiers !**

Je suis peut-être le fou du roi ou la danseuse du pouvoir... Je n'ai pas de carte d'électeur, vous savez, je n'ai jamais voté de ma vie. Ce qui les intéressait tous, c'est ce que j'ai écrit sur les tribus. On n'est plus dans la République une et indivisible, mais dans la *Res publica*, la chose publique, constituée d'une mosaïque de petites communautés de toutes sortes. Mitterrand, Chirac, peut-être même Sarkozy étaient, je pense, conscients de ce que j'ai appelé « la transfiguration du politique ». Je ne leur donnais aucun conseil de gouvernement, j'en suis incapable, je leur disais ce qui est. Lorsque j'ai déjeuné avec Sarkozy, Henri Guaino était à table avec nous. En bon républicain, il ne cessait de répéter : « Président, n'écoutez pas Maffesoli ! » [Rire.]

**Comment décrivez-vous cette postmodernité dans laquelle nous entrons ?**


Ce qui fait société, c'est ce qui lie les individus entre eux. Aujourd'hui, ce sont des communautés affectives, des tribus constituées selon le partage de goûts, de passions, d'émotions communes. La postmodernité, c'est le tribalisme, l'émotionnel, la tradition. Le retour du sacré que l'on avait cru dépassé. Mon idée est celle de la spirale. La tradition n'est pas la conformité au passé, mais c'est la reprise légèrement tordue d'idées, de croyances, d'imaginaires passés. On intègre dans un présent bien vivant les richesses du passé.

**L'ensauvagement n'a pas l'air de vous faire peur.**

L'ensauvagement a toujours été. Mes premiers livres étaient sur la violence, la violence d'État et la violence banale et fondatrice, celle du peuple. Notre espèce humaine est une espèce animale, elle porte en elle une violence structurelle. Les sociétés équilibrées ont été des sociétés qui n'ont pas dénié la violence, mais l'ont homéopathisée, ritualisée. Quand il n'y a pas cette régulation d'une violence structurelle, qui

nous constitue pour ce que nous sommes, eh bien, ça devient pervers, ça prend des voies détournées. Moi, je suis inquiet de voir comment des jeunes s'entre-tuent actuellement, comment on voit un couple dont la fille demande au garçon de tuer son ex-petite amie. Des événements de ce type sont la conséquence funeste de cette volonté d'asepsie de l'existence. Parlons des rave-parties. Mon ancien étudiant et grand ami qui vient de mourir, Lionel Pourtau, un tueur, a écrit de très beaux ouvrages sur ces rave-parties. Et, à l'époque de Sarkozy, il avait pu organiser au Larzac une très grande rave régulée par les participants eux-mêmes. Le problème actuellement dans cette espèce de pasteurisation de la vie sociale, c'est qu'on veut tout rendre pur et sain. Ça ne peut qu'engendrer des formes beaucoup plus perverses de violence. Donc, voilà, c'est ça, l'ensauvagement. Il y a en nous quelque chose de structurellement agressif. Il faut trouver le moyen, le biais pour s'en purger.

**On vous accuse d'être complotiste, covidosceptique, climatosceptique, de croire à l'astrologie... Faut-il être un peu populiste soi-même pour pouvoir expliquer la montée du populisme ?**

Contrairement à beaucoup de mes collègues sociologues, je considère que mon enfance en milieu populaire constitue une richesse et ma première force. J'aime et je comprends, je pense, ce qu'on appelle la puissance populaire. D'autre part, ma règle en sociologie c'est de décrire ce qui est, et non pas ce qui devrait être ou ce que je voudrais qui soit. Je ne défends donc pas telle ou telle croyance. En revanche, j'ai constaté durant les années passées comment se mettait en place une forme de totalitarisme d'État au nom d'une science constituée elle-même en croyance. La question n'est pas pour moi de croire ou non à la dangerosité d'un virus, à celle du réchauffement climatique ni aux prédictions astrologiques, dont mon ami Jean Baudrillard avait montré qu'elles n'étaient ni plus ni moins fausses que les prédictions économiques ou sociologiques ! Ma position épistémologique est celle du doute, qui, ne l'oublions pas, est celle de Descartes, ce qu'il appelle « le doute méthodique ». Non pas croire en une vérité unique, mais toujours mettre en relation cette vérité, ce chemin vers la vérité avec d'autres vérités, d'autres chemins. C'est là le devoir du penseur que j'essaie d'être. 

**Propos recueillis par F.T.**

**Mes tribus. Souvenirs, pensées, rencontres,** de Michel Maffesoli, Éditions du Cerf, 304 p., 22,90 €.

